

Claude HERY

LA TRICOTEUSE

La malédiction des femmes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Claude HERY

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« En vérité je vous le dis, les publicains et les prostituées
arrivent avant vous au royaume de Dieu » (Matthieu 21,31).*

Comment imaginer qu'elle puisse être autre chose que cette gentille tricoteuse prenant l'air dans un paisible square, aussi affûtée et inoxydable que ses aiguilles, mais seule, désespérément seule ?

Nous sommes tous des tricoteurs et des tricoteuses et chacune de nos mailles participe du grand ouvrage qu'est la destinée humaine.

« *Les tricots de chair* »

L'homme, un « tigre d'Arkan » transpirait à grosses gouttes, c'était pourtant un dur qui avait à son actif plusieurs dizaines de morts violentes. Avec son unité de miliciens serbes il s'était payé pas mal de civils albanais, se spécialisant dans le viol et la torture. Ses premières armes, il les avait faites à Srebrenica. Depuis il s'était laissé entraîner dans un tourbillon infernal de meurtres d'une sauvagerie inouïe. N'ayant de cesse de faire couler des litres et des litres de sang et de larmes sans une once d'hésitation ni même de remords. Tuer un musulman albanais était pour lui et pour eux aussi vital et naturel que de se préserver des moustiques. Depuis sa capture, dans une embuscade tendue à son unité par les pourris de l'UCK, on l'avait déplacé trois fois, passant d'une cache à l'autre dans la montagne. Ses geôliers le rouaient de coups à heures régulières, il rêvait alors de leur ouvrir le ventre lentement, très lentement en les regardant au fond des yeux. Cette perspective lui permettait de tenir le coup et de ricaner à chaque horion reçu en gratifiant leurs auteurs de petits merdeux. Ils le laissaient des heures entières à genoux comme pour mieux l'humilier, mais cette position avait surtout pour effet de lui ankyloser douloureusement les jambes. Amusé par leur nouvelle technique d'intimidation, il leur prêta une oreille presque attentive.

- Dis donc petit milicien de merde, tu en as tué combien de nos frères ?

- Plus que tu ne sais compter et je ne te parle pas de tes sœurs que j'ai défoncées, elles étaient toutes très bonnes tu sais et...

Un coup de rangers en pleine tête l'empêcha de continuer, une douleur aigüe lui traversa les tempes, mais il trouva encore la force de rire. A ce jeu-là ces deux gamins ne gagneraient pas.

- Ce n'est pas bien, pas bien du tout petit milicien de merde, on va être obligés d'en parler à la tricoteuse ! Au fait tu la connais toi la tricoteuse ?

- Ouais, il paraît que c'est moi qui l'ai enclée !

- Alors là petit milicien de merde tu vas regretter ces paroles, parce que justement elle arrive pour te parler cette chère tricoteuse. Tu vas pouvoir lui dire toi-même et apprécier ses talents ou plutôt ses aiguilles.

Les deux gars s'esclaffent et s'éloignent de quelques mètres en le laissant à terre, sonné et menotté dans le dos.

A quelques mètres au dessus de lui des hommes en treillis s'affairent dans ce qui semble être un campement sommaire sous le couvert des arbres. Il a entendu l'un d'entre eux appeler un grand type qui doit être le chef. Il a crié un nom comme « Rinor », si c'est vraiment lui, le milicien sait qu'il va au devant de très gros ennuis. Sans compter cette fameuse « tricoteuse » qu'il ne connaît que de réputation. Celle-là d'après la rumeur serait devenue folle à la suite du nettoyage de son village par les Serbes. Les frères

l'ont sauvagement violée et ont abattu son mari et l'un de ses fils. La femme a juré de venger ses morts. On raconte chez les Serbes qu'elle utilise des aiguilles à tricoter en acier avec un raffinement de cruauté au moins égal à sa soif de vengeance.

Le milicien fait un effort pour ne pas penser à ce qui l'attend avec cette femme démoniaque. Il n'a absolument pas peur de la mort, il l'a trop côtoyée pour ça. Pour tromper l'attente, il se met à chanter une vieille comptine Serbe mais un homme lui jette une pierre pour le faire taire.

Rinor est effectivement le chef de guerre de cette unité de l'Armée de Libération Nationale, c'est lui qui a volé au secours du village de Dashmire dit « la tricoteuse ». Hélas lorsque ses hommes et lui sont arrivés sur place au petit matin, le carnage était fait, des maisons brûlaient, des femmes et des enfants erraient, hagards d'un brûlot à l'autre, plusieurs hommes avaient été abattus d'une balle dans la tête. Leurs corps entassés sur la place.

A peine ses deux hommes enterrés, la tricoteuse avait fait savoir qu'elle voulait rejoindre l'Armée de Libération pour se battre contre les Serbes. Il l'avait fait venir dans son unité avec Jaser son autre fils survivant. Rinor se souvenait de l'arrivée de cette femme au camp, un de ses hommes avait voulu faire le fanfaron en l'approchant de trop près. En une fraction de seconde il s'était retrouvé avec une aiguille plantée dans la cuisse, c'était la signature de la tricoteuse

qui devait lui assurer une Paix durable dans ce milieu d'hommes avides.

- Rinor, nous avons un problème !

C'était Piotr son adjoint qui venait lui parler de leur pénurie d'armement. Ils étaient presque à court de munitions et dans quelques jours ils seraient incapables de repousser une attaque des miliciens. Un appel supplémentaire à la participation financière des clans mafieux était impératif. Rinor se promit d'en parler au général dès le lendemain. Restait la question du prisonnier serbe, il fallait le faire parler coûte que coûte. Des opérations de ratissage étaient programmées par les salopards, ça Rinor le savait mais ce qu'il ignorait c'était la date et le lieu. Il venait de demander à la tricoteuse d'interroger le milicien tout en sachant qu'ainsi, il le condamnait à mort, mais c'était la guerre...



Elle allait venir, il le sentait avec ses tripes et ça le faisait beaucoup plus flipper que les coups reçus par ces deux petits cons tout à l'heure. Il sentait aussi qu'elle seule pouvait parvenir à le faire parler, avec ses putains d'aiguille. Il avait été témoin de ce qu'elle savait faire sur un de ses camarades un mois plus tôt. La salope avait laissé exprès le pauvre type en vie, mais définitivement massacré, pour faire

un exemple et leur adresser sa signature. Encore une qu'il rêvait d'éventrer et de lui faire bouffer ses intestins...

Tout à coup il dressa l'oreille, une voix de femme derrière lui, autoritaire, inflexible. C'était elle, la tricoteuse en personne. Ses poils se hérissèrent et une mauvaise sueur lui coula entre les omoplates.

Il comprit que la femme demandait à ses geôliers de le foutre à poil, des frissons lui parcourent l'échine. Surtout ne rien montrer, ne rien laisser paraître à cette salope qui mouillerait de lire la terreur dans ses yeux.

Les deux fumiers se jetèrent sur lui, le déshabillèrent complètement puis ils le suspendirent à une grosse branche.

- Ecartez-lui les pattes !

Il ne voyait toujours pas la tricoteuse mais il la sentait derrière lui. Les hommes s'étaient regroupés en demi cercle autour de lui, le spectacle allait commencer, les paris iraient bon train, parlera, parlera pas. Subitement tout cessa, les voix se turent, les bruits s'estompèrent.

- Bâillonnez-le, il va gueuler comme un porc et ça risque de me déconcentrer ! Maintenant amenez-moi une bassine, je vais lui faire bouffer ses yeux !

La tricoteuse venait de prononcer ces mots avec une voix d'outre tombe qui impressionna tous les spectateurs. Certains apprécièrent tout de même en connaisseurs. Le milicien ne disait pas un mot, seul son visage ruisselant trahissait sa peur. Toute sa volonté était concentrée et tendue

sur un seul but : ne pas parler et si possible ne pas leur donner le plaisir de gueuler...

Le bruit d'une fermeture éclair tirée avec lenteur pour ouvrir un sac... Il devina que la salope était en train de sortir ses aiguilles... Des brindilles qui craquent, elle approchait de lui.

- Bonjour le porc !

Ne pas l'écouter, se concentrer sur les grands arbres qui semblaient eux aussi regarder le spectacle. Ils sont malades, une partie de leur feuillage a jauni prématurément... lui les aurait coupés pour en faire du bois de chauffage.

- Tu sais qu'il y a plusieurs façons de tuer les porcs !

« ..Les plus grands arbres approchent les dix mètres, il n'en a jamais coupé de si gros... C'est ça, concentre-toi sur ces putains d'arbres ! ».

- Y'en a des gentils qui les assomment avant de les égorger puis de les vider et enfin de les ébouillanter... Moi je dis qu'on n'est pas obligé de respecter cet ordre. Un porc comme toi j'aimerais d'abord l'ébouillanter, mais pas trop, juste pour pouvoir le dépecer vivant, puis peut-être que pour finir je l'égorgerai... Avec la tête je ferais un pâté que je donnerai à bouffer à d'autres porcs comme toi.

Un silence calculé s'installe, la tricoteuse plaque ses lèvres à l'oreille du milicien et lui chuchote quelque chose, il ferme les yeux et crispe ses mâchoires.

- Faites chauffer un grand bac d'eau !

Elle bluffe, elle ne va pas le faire ! Le milicien a quitté l'arbre des yeux, un début de panique l'envahit. « *Putain non ! Ne craque pas, ne parle pas, elle bluffe.* »

- Mais je suis bonne joueuse ce soir, toi le porc tu as aussi ton mot à dire, ou plutôt plusieurs...En fait si tu es sage et si tu réponds correctement à mes questions, je te laisse choisir la façon dont tu vas mourir mais dépêche-toi avant que l'eau ne soit bouillante.

Un jeune soldat se tape les cuisses, c'est un adepte des films d'horreur.

- Où, quand et comment les autres porcs vont-ils entreprendre leurs opérations de ratissage dans la région ? Combien seront-ils ? Si tu veux parler bouge la tête et on t'enlèvera ton bâillon !

« *...Tenir, nom de Dieu, il faut tenir, parler c'est condamner les frères, ça jamais !* ». Il sait que dans un instant il va hurler, malgré cela il ne bouge pas, certains des spectateurs se poussent du coude, admiratifs et hilares en même temps.

Et puis c'est l'horreur fulgurante, il croit discerner un voile de sang qui éclabousse les arbres. Une douleur inhumaine jaillit de son bas ventre, il se sectionne un morceau de lèvres pour ne pas hurler. Son sang jaillit et coule sur son menton. Tout son corps est agité de spasmes comme si on l'avait électrifié. La salope lui a transpercé les testicules avec une de ses aiguilles. Sa tête explose, tout devient noir, il s'évanouit.

- Balancez-lui un seau d'eau sur le groin !

Le tigre reprend connaissance et suffoque, la douleur atroce est toujours là, il entrouvre péniblement les yeux. A deux centimètres il y a le visage de la tricoteuse, calme, souriant.

- Bon le porc, tu as compris que ce n'était qu'un apéritif ce petit chatouillis...

Elle laisse passer plusieurs secondes avant de reprendre.

- Maintenant je vais retirer mon aiguille lentement, très lentement en tournant et tu vas avoir beaucoup plus mal. Sans compter qu'à partir de maintenant tu ne pourras plus te servir de tes couilles...

Nouveau silence, les autres retiennent leur souffle.

- Tu veux que je répète ma question ? Ne joue pas au dur avec moi, tous ceux qui sont passés par mes mains ont parlé, tous, et j'en ai eu de plus coriaces que toi au bout de mes chères aiguilles !

Tout en parlant elle reprend son aiguille en main et la fait tourner légèrement, l'homme se tord et lâche des borborygmes de douleur à travers son bâillon. Ses yeux sont exorbités. La tricoteuse connaît ce regard-là, elle sait que le porc va bientôt craquer. Elle sait aussi qu'elle doit être prudente, une telle intensité de douleur peut faire céder le cœur du type avant qu'il ne parle, ça lui est déjà arrivé deux fois, du gâchis...

- Je compte jusqu'à trois, si tu ne me fais pas signe que tu veux parler je retire ma chère aiguille. Attention quand je fais ce genre de point de croix, ça peut-être mortel, te voilà prévenu.

- Un, deux, trois ! Rien, toujours rien, c'est qu'il est un peu courageux mon petit porc. Alors on y va !

Deux jeunes hommes détournent la tête tandis que d'autres se marrent. Au même moment une voix autoritaire retentit à l'arrière du groupe de soldats.

- Arrête !

C'est Rinor le chef, sorti de nulle part. Il s'avance vers le supplicié lui retire son bâillon et lui parle à l'oreille. Dashmire la tricoteuse ne bronche pas, obéissante, elle attend les ordres. Des larmes dévalent des joues du milicien, dans un effort surhumain il parvient à hocher la tête en signe de dénégation. Il ne parlera pas, finalement c'est un dur. L'aiguille qui lui traverse les parties génitales laisse perler des gouttes de sang et de matière visqueuse sur ses jambes écartées. Le spectacle, horrible pour des gens normaux, n'émeut pas les brutes guerrières que sont devenues ces hommes et ces femmes anesthésiés par les cruautés de la guerre. Rinor donne une petite tape sur la nuque du pauvre type puis s'éloigne à pas lent.

- Tue-le !

Il a lancé son ordre sans se retourner et disparaît derrière une rangée d'arbres.

Quelques secondes après le milicien meurt rapidement, le cervelet percé d'un coup par la deuxième aiguille de la tricoteuse. Des applaudissements partent des premiers rangs, le corps se cabre, encore quelques soubresauts puis il s'immobilise. Les hommes se lèvent et repartent vers leurs

occupations, certains crachent au passage sur le cadavre du tigre. Il ne s'est rien passé, ils dormiront tous très bien.

Ils ne verront pas Dashmire, isolée dans la nuit, à genoux, elle vomit. Son visage ruisselle de larmes, un adolescent près d'elle lui caresse les cheveux en silence, c'est Jaser son fils.

En bas, assez loin dans la vallée des colonnes blindées comme de longues chenilles venimeuses se déploient autour de plusieurs villages abandonnés à leur sort.

Dans le reste du monde on se prépare à vénérer les Dieux du stade, ces milliers de morts silencieuses n'empêcheront pas les hommes de jouer au ballon.



« *La nuit du prédateur* »

Kadidja vient d'en finir avec son troisième client, trois passes trois galères. Comme beaucoup d'africaines elle est excisée et chaque rapport lui est douloureux, même si elle a maintenant l'habitude. La jeune femme déjà lasse lâche un soupir résigné en regagnant « son poste » devant la gare. Sa poitrine la fait également souffrir, une mauvaise toux la secoue depuis quinze jours. Je fume trop ou bien c'est le gris-gris pense-t-elle avec angoisse, rien de ce qu'elle faisait n'était bon pour sa santé. Pas assez de sommeil, une nourriture dégueulasse et trop vite avalée, le tabac, l'alcool avec les clients et maintenant la putain de maladie. Son visage fatigué, fripé des premières rides précoces d'une mauvaise vie, affiche au moins dix ans de plus que ses vingt cinq années. Enfin pour ne rien gâcher, la « mama » lui a rappelé hier, qu'elle lui devait encore trente mille euros sur les cinquante convenus au départ. Pour un peu elle aurait pleuré, mais elle est effrayée à l'idée de faire couler son rimel et d'être surprise dans cet état par son « tonton ». Celui-là la dérouillerait sûrement pour ça. Il est le fils de la mama, un sale vicieux qui adore frapper et même violer les filles désobéissantes quand sa mère le lui demande. Il se rend régulièrement au pays pour recruter de jeunes filles à qui il promet « le paradis français ».

Tout en allumant sa quinzième Marlboro de la journée, elle se rappela avec une rage rétrospective les minauderies de ce connard devant ses parents. Il leur avait promis d'en faire une grande coiffeuse à Paris qui pourrait très vite leur envoyer beaucoup d'argent. Les vieux n'avaient pas hésité, tu parles ! Quel salaud, mais quel salaud ! Plusieurs fois elle a failli le balancer aux keufs mais chaque fois le gri-gri l'en a empêchée. Chez elle les filles n'avaient pas intérêt à être trop jolies car alors, en plus des regards concupiscents, elles couraient le risque d'être vendues sur le marché du sexe. Le pire était que les meilleures vendeuses étaient souvent les femmes, mères, grand mères ou tantes. Kadi sentit son estomac se révolter à l'idée de tout le mal que les femmes pouvaient se faire entre elles, de la mutilation génitale à la vente des corps. Mais de quoi donc devaient elles se punir ?

Elle resserra sa petite veste de toile blanche sur sa poitrine, ce début de soirée de fin septembre apportait plus de fraîcheur et d'humidité qu'elle n'aurait cru. En guise de paradis promis par son tonton c'est l'enfer français qui la dévore un peu plus chaque jour. Elle n'a aucune amie si ce n'est Lucia sa cousine plus jeune qu'elle et qui connaît les mêmes galères qu'elle. Elles se sont jurées de se protéger mutuellement et d'ouvrir un jour ce fameux salon de coiffure rien que pour elles. Un rêve bien lointain et improbable, un rêve de liberté aussi pour les aider à tenir toutes les deux. Mais en attendant le rêve, il fallait rembourser...

Tout à l'heure elle a reconnu le commissaire, il venait chercher une connaissance aux arrivées, le flic l'a salué d'un signe discret, il faut dire qu'elle a plutôt à faire à ses services qu'au boss lui-même. Kadi a vite compris son intérêt, en échange de quelques infos sur ces petits cons de dealers qui grouillent comme des cafards autour de la gare, elle a obtenu la Paix, elle n'est plus emmerdée comme à ses débuts, même si des fois elle se laisse embarquer pour donner le change. Les keufs savent que son temps c'est de l'argent, ils ne la retiennent jamais bien longtemps.

La réalité du moment la rattrape, elle sait qu'elle n'a pas encore la moitié de ses gains du jour, aussi reprend-elle ses allées et venues, guettant et halant le chaland de plus belle. Un coup d'œil sur son portable lui indique qu'il est presque vingt heures, elle soupire, encore au moins trois heures à tirer, c'est galère avec la bronchite qu'elle se tient. Sans compter l'arrivée des zonards qui vont se regrouper devant la gare à la nuit tombée et qui ne manqueront pas de venir l'emmerder comme souvent. Elle sait combien ces paumés peuvent être méchants quand ils s'échauffent à la picole et énervent leurs clébards qui, crevant de faim deviennent au moins aussi hargneux que leurs maîtres déglingués. L'odeur du tabac dont elle exhale la fumée lentement couvre un peu les odeurs suspectes de pisse et d'autre chose qui remontent des coins obscurs et souillés des bâtiments et du square qu'elle arpente inlassablement. Elle voit les clients au buffet de la gare, ils sont attablés, ils rient, leur vie semble belle,

elle les envie. Cette vie-là n'est pas pour elle, en tout cas pas pour le moment.

La putain se dit qu'elle préfèrerait avoir « une complète » pour être tranquille. La complète c'était cool, une nuit entière avec un seul et même client... Hélas pour elle la réalité a vite fait de la rattraper, elle doit repousser avec vigueur les avances d'un moitié de clodo, non pas parce qu'il pue comme un chacal mais parce qu'elle voit bien qu'il ne pourra pas la payer. L'autre se tire en grommelant des insultes qu'elle n'entend pas, qu'elle n'entend plus, l'habitude... Heureusement pour elle, celui-là n'avait pas de clebs avec lui... De toute façon une pute ça ferme sa gueule, ça sent pas, ça voit pas, ça ouvre les cuisses et ça tend la main. Kadidja ne fait pas exception à la règle. A part une petite pipe vite fait dans une caisse pourrie et au rabais, elle n'a rien à « se mettre sous la dent », son paquet de clopes est vide, elle ne prend même pas la peine de le froisser pour le balancer dans le caniveau. Sa perruque bon marché lui provoque des démangeaisons qui la rendent folle, elle meurt d'envie d'aller taper une clope aux trois mecs qui se marrent comme des tordus en la suivant du regard, et quel regard...

Une heure passe, sordide, obscure comme la nuit qui a pris ses quartiers. Tout à coup, surgit de nulle part, un 4X4 noir aux vitres teintées s'avance lentement pour s'arrêter un peu plus loin. Kadidja l'épie du coin de l'œil comme s'il renfermait son prochain client. « *Un mec comme ça, dans*

une tire pareille, c'est au moins une passe à cent balles » se prend-elle à rêver. Au lieu de cela elle voit une somptueuse passagère, blonde platine descendre du véhicule après une minute. A la hauteur de ses talons et l'opulence de son corsage tendu elle en déduit immédiatement qu'une rivale arrive sur son terrain. Elle a le temps d'apercevoir la silhouette du conducteur, plutôt beau mec et apparemment très costaud, sa tête touche presque le plafond de sa bagnole. La grosse voiture reprend en souplesse sa course féline vers les quais, laissant la femme un peu désarmée sur le trottoir. Kadidja s'approche mauvaise.

- Salut toi, qu'est-ce que tu viens foutre ici ? Siffle t'elle entre ses dents, la panthère toutes griffes dehors entend défendre son territoire de chasse.

- Bonsoir madame, moi... Je parle pas bien français ! Moi j'appelle Angéline, et toi ? Visiblement l'autre pute faisait exprès de ne pas maîtriser le français, une technique pour parler le moins possible, mais Kadi a tout de suite pigé son bluff, elle montre les dents.

- Ca ne te regarde pas ! Tu dois partir d'ici tout de suite ! Ici c'est mon travail tu comprends ? Y'a une semaine j'ai déjà viré une grosse salope dans ton genre. Alors tire-toi avant que je m'énerve !

L'autre hoche la tête, signifiant par là qu'elle ne comprend pas le sens de ses paroles. Elle lance un regard inquiet sur les alentours comme pour chercher de l'aide.

- Dégage la blondasse et vite, tu marches sur « mon bureau » !

Angéline fait des yeux ronds de surprise, elle sait seulement que Rexhep lui a dit de trouver des clients à la gare. Il a rajouté que demain matin il viendrait chercher les deux cent euros qu'elle lui doit tous les jours. Comme elle est nouvelle sur le secteur elle ne tient pas à avoir d'histoires, elle esquisse alors un large sourire avant de s'éloigner sur le trottoir d'en face, où très vite elle se comporte en professionnelle du tapin. Kadidja l'observe du coin de l'oeil, elle sent la rage monter en elle, d'autant que l'autre pétasse dessine des huit avec son gros cul qui damneraient un pape nonagénaire.

Un type la reluque cinq secondes, il doit être un adepte du calcul mental et savoir au moins compter jusqu'à huit car déjà il l'accroche et la fait monter dans sa caisse. Les yeux de Kadidja lancent des éclairs, elle est sur le point de gueuler de fureur quand l'autre baisse sa vitre et lui fait un petit signe amical en passant à sa hauteur, la salope...

- Putain mais c'est pas vrai, elle va pas me faire ça cette morue ! Tu veux la guerre, tu l'auras ! Attends un peu ma jolie comment je vais te l'arranger ta belle petite gueule ! Kadidja ouvre son sac à main et serre fermement le cutter qui ne la quitte jamais. La lame elle connaît, son tonton la lui a imprimée dans la cuisse droite un jour pour la punir... Un moment elle a l'idée d'appeler les collègues mais du monde arrive de son côté, elle se calme aussitôt et tente une accroche sans résultat. Au pied d'un lampadaire elle repère un reste de cigarette éteinte, sûrement un type pressé qui a du monter en bagnole. Elle n'est plus à ça près, elle se

fourre le mégot entre les lèvres et l'allume dans une quinte de toux qui fait trembler son briquet. Un pépé s'approche l'air vicelard et lui commande une pipe, hélas pour lui et pour elle, malgré toute l'ardeur qu'elle met à réveiller son goumi rien n'y fait. Le vieux se remballa la virgule fripée et part en maugréant. Un instant elle le suit des yeux, partagée entre la pitié et la rage de son impuissance autant que de celle du vieux. Ce genre de clients, elle connaît, ils savent d'avance leur défaite mais ne peuvent s'empêcher d'essayer, encore et encore. Ils refusent le naufrage de leur vieillesse.

De longues minutes passent, elle voudrait fuir. Fuir ces mauvais rires, ces odeurs de merde, cet enfer du vice à deux balles. Mais elle est condamnée et surtout elle a peur, une peur surnoise, vive comme de l'acide qui l'empêche même de toucher au gri-gri que les autres salauds ont noué autour de son cou. Elle se dirige vers le square, espérant dégoter un des voyeurs qui la rétribue parfois quand ils se sont rincés l'œil avec ses « exhibitions », elle a dans le lot deux ou trois clients attirés, hélas trop souvent fauchés. Manque de pot les mateurs habituels ne sont pas là ce soir, elle est seule, désespérément seule dans une nuit gluante.

Des voix d'hommes approchent, ils la tirent de ses sombres méditations, elle se ressaisit. Ce sont des militaires, ils portent d'énormes sacs à dos kaki, ces cons se bousculent du coude en la regardant. L'un d'entre eux se croit autorisé à lui peloter le cul, il pue l'alcool à plein nez.

- Tu raques d'abord et tu touches tant que tu veux après, d'accord ? Et en plus mec si t'as pas les moyens, y'a maintenant les nouvelles, les fausses blondes de l'Est. Justement y'en a une qui tapine dans le coin, elle est avec un client mais elle va revenir. Y paraît qu'elles font la pipe à cinq euros et qu'elles avalent !

Elle rit de sa plaisanterie mais l'autre insiste et lui met à nouveau la main au cul. Kadidja n'est pas d'humeur, repoussant avec hargne le militaire aux mains baladeuses, elle prononce une parole malheureuse.

- Fous-moi la paix sale bicot, on bave pas sur du gigot quand on n'a pas les moyens de s'en payer l'os ! Allez dégage ou je te coupe !

Elle a craché son insulte avec un tel mépris que le bidasse furieux jette son sac et la saisit fermement. Il commence à l'étrangler en lui enfonçant les doigts dans le cou.

- Salope, alors comme ça, paraît que tu kif pas les bicots ! Dis moi combien t'en as pris dans le cul des bites de bicots, hein dis-moi salope !

Kadidja étouffe, elle prend peur en sentant que le type va la tuer si elle ou ses potes ne font rien. Elle le griffe au visage puis tente un coup de genou désespéré dans son entrejambe, il rugit et, de sa main libre, la gifle violemment à plusieurs reprises. Brusquement les coups cessent, le type est tiré en arrière par les autres qui gueulent des « Ça suffit maintenant ! » à lui faire péter les tympans. Les mecs repartent enfin en gueulant des insultes à la sale putain qu'elle est. Kadidja sonnée attend un peu qu'ils s'éloignent

avant de se relever. Sa gorge est en feu, elle ressent une douleur lancinante dans la cheville, ses collants sont déchirés. Sa nuit est foutue maintenant, elle a eu très chaud sur ce coup-là. Se relevant avec peine, elle se maudit ne n'avoir pas utilisé son cutter. *« Et puis merde je me rattraperai demain et j'en profiterai pour régler mes comptes avec la pétasse »* pense-t-elle en reprenant ses esprits. Elle fait quelques pas hésitants en boitillant et en toussant comme une damnée, rêvant déjà à la douche chaude qui l'attend.

La pauvre est trop sonnée pour remarquer qu'un 4X4 noir vient de trouer la nuit pour la suivre de ses feux réduits au minimum.



Rexhep tire sa gueule des mauvais jours, il est nerveux, les tics qui lui déforment le visage en disent long sur son état d'excitation. En donnant sa parole aux autres, une connerie de plus, il sait que jamais il ne pourra la reprendre de son vivant. Dans un élan patriotique qu'il regrette déjà, il s'est engagé à apporter vingt mille euros par mois à son clan dont une bonne partie doit servir à acheter des armes et des munitions pour « défoncer » les salopards de Serbes qui détruisent son pays. Son clan mafieux ne voulant pas être en reste, une sorte de compétition s'est

engagée entre la quinzaine de clans albanais, tout devient bon pour trouver l'argent nécessaire à la tuerie généralisée.

Trafics en tout genre, crime organisé, prostitution...

Autant d'activités « nobles » pour financer la guerre entreprise par l'armée de Libération contre l'envahisseur Serbe. Et dire que cet argent pourri ira alimenter les caisses des grands marchands d'armes qui siègent au Conseil de sécurité des Nations Unies...

Il a fait ses comptes, il lui faudrait pratiquement cinq gagneuses de plus dans la ville pour réunir la somme dont il s'est porté garant comme un con. Pour ça il va lui falloir faire de la place. D'abord déclarer la guerre à la concurrence, surtout aux africains en faisant un exemple. Les négros allaient apprendre qu'on ne plaisante jamais avec la mafia albanaise. Au besoin il se ferait aider par sa mère Besara la seule femme qui comptait encore à ses yeux. Ensuite il ferait augmenter les cadences des filles, il sait qu'aucune ne mouftera de peur de la dérouillée ou d'un petit « stage » en camp d'abattage. Le sort de ces pauvres filles ne le préoccupe plus depuis longtemps, seule l'intéresse leur valeur marchande. Plus elles se « dépréciaient » plus était terrible leur descente aux enfers, car, pour conserver les mêmes revenus avec des prestations de moins en moins chères elles devaient, d'elles mêmes, augmenter le nombre des clients, ne plus être regardantes sur la qualité de ces mêmes clients et accepter le « tout venant ». C'était leur problème, Rexhep s'en foutait.

Un appel interrompit ses réflexions mercantiles d'homme d'affaires. Angéline, une de ses meilleures gagneuses, celle qu'il avait déposée devant la gare une heure auparavant, lui demandait de l'aider à dégager son secteur. Une négresse le revendiquait comme sa propriété, la pute black l'avait méchamment accrochée tout à l'heure en la menaçant physiquement.

« Il faudrait lui faire peur pour qu'elle dégage ! », lui avait suggéré Angéline en se demandant si cela serait suffisant. Une chose était maintenant certaine c'est qu'il n'y avait pas la place pour deux tapineuses dans ce secteur-là.

Rexhep y vit un présage, il fallait agir, c'était l'occasion de « faire de la place » qu'il attendait. Ses réflexes de guerrier remontèrent à la surface, il s'électrisa à l'idée de l'action qui l'attendait. A peine la communication terminée, Rexhep revint à la gare et stoppa sa voiture sur un parking non loin des arrivées. La pute black était toujours là, il la repéra facilement, des miches comme des melons et un cul un peu plus gros et aussi ferme qu'une belle pastèque pensa-t-il, en rêvant un moment d'une levrette royale. Mais très vite son sens des affaires reprit le dessus. Des mecs arrivaient vers elle, des bidasses crut-il discerner dans la nuit naissante, la pute les toisa, aguicheuse, Rexhep apprécia en connaisseur, « *cette pute-là a du métier* » se dit t'il. Tout à coup il réalisa que les choses tournaient mal, un des gars avait l'air de s'énerver, il chahutait la pute, lui mettait les

mains aux miches et pour finir il la jeta à terre. Ça gueulait pas mal, il entendait les cris de peur de la négresse. Le mec l'avait accrochée à la gorge, elle le griffait, il avait l'air de vouloir serrer fort... Merde, ce con allait faire le travail à sa place. Heureusement ses potes finirent par les séparer et tirer l'excité en arrière pour l'emmener vers la gare. Par miracle personne apparemment n'avait été témoin de la scène qui avait duré moins de cinq minutes. Rexhep eût une première pulsion qu'il réprima aussitôt, en bon professionnel. Il faillit bondir sur place pour finir le travail du bidasse, mais jugea le coup trop risqué si près de la gare, surtout si la gonzesse se mettait à gueuler.

Il ne la perdit pas de vue, le prédateur qu'il était, savait qu'il allait devoir attendre son heure.

Dans le square désert les arbres jetaient des flaques sombres qui mêlaient les contours des allées gravillonnées et des espaces herbeux. La Nature, comme si elle se faisait complice du tueur, prenait des teintes et des allures sinistres, jusqu'à la lune qui se cachait derrière un semi voile de deuil. A cette heure une personne normale ne se serait pas risquée dans ce lieu propice aux cachettes, à la dissimulation autant qu'à l'assouvissement de pulsions honteuses.

Hélas les squares n'étaient-ils pas ces théâtres qui acceptaient tous les acteurs, des amoureux transis en quête de discrétion, aux pires démons prêts à vomir leur mal... Celui de la gare n'échappait pas à la règle.

Quand Kadidja se releva, Rexhep émit un ricanement sinistre, la négresse s'était fait arranger le portrait mais ça ne lui suffisait pas. Il allait devoir faire mieux, ailleurs...

A voir sa démarche il comprit qu'elle était à moitié sonnée, la pute avait l'air d'hésiter un moment sur la conduite à tenir. Elle finit par s'en aller en boitant. Manifestement elle ne pouvait plus courir, c'était plutôt bon pour lui, pensa-t-il, ça allait lui faciliter le boulot. Il se pencha côté passager, ouvrit le coffre à gants et trouva ce qu'il cherchait ; une paire de gants en latex, un gros casse tête en fonte et un sac en plastique. Il enclencha alors la première et entreprit de suivre sa proie à courte distance. Comme à chaque fois qu'il allait tuer, il ne fut plus qu'un prédateur calme, sûr de lui. Un grand vide glacial l'envahit comme une fumée noire qui l'emplissait peu à peu. Ces sensations morbides l'aspirèrent dans un couloir obscur qui se rétrécit au point de ne plus lui permettre de faire demi tour.

Il ressentait toujours ces pulsions malsaines avant le massacre, seul l'orgasme de la mort qu'il allait provoquer pouvait le libérer. L'homme passa sa langue sur ses lèvres, ses narines palpitèrent, il crut entendre les battements de cœur de sa future victime et imagina tout ce sang vivant et chaud qui courait, s'affolait en elle. Ses lèvres serrées dessinèrent un sourire carnassier en même temps qu'une érection puissante montait de son entre-jambes. C'était l'appel à la mort.

Kadidja tentait de marcher un peu plus vite malgré les élancements montant de sa cheville. Elle avait maintenant repéré le type dans le 4X4 noir, ou plutôt elle le devinait. Ses intestins se nouèrent davantage quand elle prit conscience de la certitude d'être suivie par l'homme. Si elle avait pu voir ses yeux elle aurait hurlé.

« Oh non ! C'est le mec de tout à l'heure, celui qui a déposé la pétasse blonde ! »

Elle en était sûre maintenant. Ses dents s'entrechoquèrent, elle crût qu'elle allait s'évanouir. Le tueur lui, sut déjà où et comment il allait frapper, il s'en délecta d'avance.

Putain merde ! Ne fais pas ça !

Il réalisa que la pute sortait un portable de son sac, la conne allait appeler quelqu'un, peut-être même les flics. A son énervement il comprit qu'elle ne parvenait pas à joindre son interlocuteur. Elle commit l'erreur de ranger son téléphone; avait-elle eu le temps de laisser un message sur un répondeur ? Il n'en fut pas sûr. Kadi, terrorisée tourna une nouvelle fois la tête vers lui, ses yeux lançaient des éclairs de peur. Ce mec était là pour lui faire la peau, elle devait courir, se sauver c'était la seule solution. La malheureuse le fit en prenant exactement la direction qu'il avait prévue... *« La conne ! »* gronda t'il...

Un destin allait se jouer dans ces secondes fatidiques... Rien ni personne ne pouvait plus sauver Kadidja.

Dans sa tête démente elle revit ses cauchemars de petite fille, son père, malgré ses supplications l'obligeait à garder

les chèvres loin de la maison, le soir approchait elle avait peur, elle sentait comme un souffle dans son dos. Alors elle donnait du bâton pour faire accélérer ses chèvres stupides qui ne comprenaient rien et, chaque fois elle finissait sa course terrorisée, le cœur cognant, à bout de souffle, sans s'être retournée une seule fois.

Sauf que maintenant son cauchemar était devenu réalité, elle sut, ou plutôt elle sentit d'instinct que l'horreur allait la rattraper pour de bon... Si seulement Lucia pouvait la rappeler, c'était trop con, elle n'allait quand même pas mourir là, maintenant. L'idée d'appeler au secours la traversa, elle ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.



Lucia avait bien entendu le signal caractéristique de l'arrivée d'un message sur son portable, mais ce qu'elle était en train de faire l'empêchait de le consulter dans l'immédiat. En fait depuis à peu près six mois maintenant, elle « travaillait » occasionnellement pour le compte d'un couple assez singulier dans ses exigences. L'homme, la bonne quarantaine l'avait abordée dans la rue en lui proposant de lui offrir un verre dans un bar proche, il l'avait assurée qu'elle serait bien rétribuée si elle se contentait de l'écouter dans un premier temps. Intriguée quoique légèrement anxieuse Lucia l'avait suivi, se fiant à la bonne impression

qu'il avait exercé sur elle dès le début. D'emblée il lui confirma que ses services de call girl l'intéressaient. Non pas pour lui mais pour sa femme, Lucia avait ouvert de grands yeux étonnés, elle n'eût même pas à lui demander la raison de ce choix, le type avait poursuivi en affichant un air assez malheureux. Il lui expliqua qu'il avait subi, un an auparavant, une chirurgie et une chimio lourdes dues à un cancer de la prostate, qui lui avait ôté toutes possibilités de relations sexuelles normales. Au début sa femme avait accepté la situation avec la compréhension d'une épouse aimante malgré tout, mais très vite il s'était rendu compte qu'à trente huit ans, elle avait encore de forts désirs de vie et de plaisirs qu'elle refoulait de moins en moins bien. L'idée qu'elle puisse prendre un amant lui avait été intolérable. Aussi après avoir longuement réfléchi à leur situation, il lui proposa un soir d'essayer de faire l'amour avec une femme qu'il choisirait lui-même, et lui demanda simplement de pouvoir assister passivement à leurs ébats. Elle refusa mais mollement, il sentit que sa proposition avait éveillé en elle une perspective nouvelle d'assouvissement de pulsions dictées par son corps en demande. Deux jours après, elle acceptait de tenter l'expérience et c'est ainsi que son mari lui présenta une somptueuse jeune femme noire qui n'était autre que Lucia. L'expérience réussit au delà de toute espérance, chacun y trouva son compte de plaisir ou d'argent. Il fut convenu naturellement d'un rendez-vous par semaine à domicile, on n'était pas loin de la « visite thérapeutique ». Curieusement Lucia trouvait un certain

intérêt à éveiller les sens de cette femme et à lui donner un réel plaisir, en dépit du fait qu'elle n'en éprouvait jamais elle-même. Avec le temps elles inventèrent des raffinements d'extase féminine bien supérieurs à ceux issus des rapports hétéro sexuels, n'en déplaisent aux mâles vanités.

Pendant ce temps, loin des alcôves du plaisir, le fantasme collectif était devenu la coupe du monde de foot et, ironie du sort, le slogan adopté par les organisateurs était : « C'est beau un monde qui joue »... Au commissariat Central les flics, enfin les mecs surtout, se passionnaient comme un seul homme pour la compétition, les paris étaient lancés, la France avec l'équipe qu'elle était en mesure d'aligner autour de Zizou, devrait aller loin, très loin. Le rêve était permis, Claude le commissaire faisait partie de ceux qui rêvaient d'une France en finale. On parlait ballon, on pensait ballon alors que tout près un prédateur était à l'œuvre... Hélas ce ballon-là était capable de cacher toutes les turpitudes humaines...

Ce soir-là particulièrement il fallut toute l'énergie du capitaine Duvernier pour motiver les gars au boulot. Lui, le foot il s'en battait l'oeil, ne pratiquant aucun sport, il n'avait qu'un petit faible pour le vélo et le tour de France. Le seul sport de mec selon ses propres critères.

Ce soir donc, il se promet de mettre à profit sa permanence, pour mettre de l'ordre dans ses dossiers en

comptant sur une soirée calme. Il se trompait bien le bougre...



Un peu plus tôt en début de soirée la gare était encore assez bondée et les places de parking prises farouchement d'assaut. Claude le commissaire chef de la Circonscription eût bien envie de laisser son véhicule de service sur le seul emplacement handicapé encore libre. Fort heureusement il vit les feux arrière d'une Clio blanche qui laissait sa place en reculant bien trop lentement à son goût. Il klaxonna à deux reprises, un doigt d'honneur appartenant à une dame d'âge mûr répondit à son impatience. Cette gestuelle sans équivoque, le poussa aussitôt à baisser son pare soleil sur lequel les six lettres du mot police devaient ramener les ardeurs de la vieille à de justes proportions, du moins le pensa-t-il. Au lieu de cela le même doigt d'honneur réapparut, surmonté du plus beau sourire de vieille garce qui lui ait été donné de voir. En temps normal il serait descendu de son véhicule et aurait procédé à l'interpellation de l'auteur de l'outrage, mais hélas le temps lui manquait. Il se dit que son beau-frère devait l'attendre depuis dix minutes sauf, et il se prit à l'espérer, si son train avait du retard... avec la SNCF tout était possible. Il avait eu comme souvent une journée de chiotte, occupé à justifier par écrit et au

téléphone les mauvais chiffres de sa circonscription. C'était sa faute à lui, si les vols, les trafics en tout genre, les agressions explosaient ? Non seulement il avait contre lui tous les malfrats de la ville, mais il devait compter également avec tous les râleurs institutionnels, à commencer par le maire qui le bassinait chaque jour avec la montée des incivilités qui « pourrissaient le climat de la ville » et qui s'ajoutaient aux turpitudes habituelles, trafic de drogue, prostitution, agressions au centre ville, vols. Le commissaire connaissait la litanie par cœur, comme la mauvaise prière d'un citoyen en mal de vivre. Une sorte de « réchauffement climatique » dans les relations humaines se mettait en place insidieusement dans sa ville, comme dans toutes les autres d'ailleurs. Cela se caractérisait par une montée de l'intolérance, une mondialisation de l'égoïsme, une inflation de tristesse, de défaitisme, de tendances maniaco-dépressives... Lui ne s'étonnait plus et s'offusquait encore moins de toutes ces déviances qui débordaient des mains courantes et des registres de plaintes du service. Le commissaire, comme tous les flics opérationnels, était blindé, pensez-donc, ne pas réagir à un doigt d'honneur...

Jouant des épaules dans la foule des attendants, slalomant au milieu des bagages, il arriva essoufflé dans le grand hall des arrivées. Le train en provenance de Grenoble était encore à quai, il n'affichait aucun retard. « Merde » pensa Claude en promenant un regard circulaire pour trouver son beau-frère. Il le devina de dos au kiosque à journaux. Toujours le même imperméable froissé couleur kaki et les

gros mocassins marrons, il lui sembla que la calvitie d'Henri avait étendu son périmètre de désolation. Comme de bien entendu il constata que ce dernier venait d'acheter « Marianne » et dès l'abord il l'en moqua.

- Toujours gauchiste à ce que je vois !

- Oh mais c'est mon vieux réac de beau frère qui est venu me chercher, en personne !

Ils se sourirent franchement avant de s'embrasser, ces deux-là se connaissaient depuis plus de trente ans et s'appréciaient au-delà de leurs liens de famille. Henri était prof de français dans un collège difficile en ZEP, il en parlait comme d'un fait d'arme. Six fois agressé physiquement dont deux par des parents d'élèves, quotidiennement insulté, il tenait bon, convaincu que la République qui en avait vu d'autres aurait le dernier mot, et surmonterait toutes ces avanies. Ils étaient à leur façon deux barreaux dans la tempête sociale s'obstinant contre vents et marées à mener leur barque à bon port. Cette lutte de front contre une adversité commune les avait sensiblement rapprochés. Il était heureux à l'idée de passer un petit week-end en famille qui lui permettrait de se « soigner l'âme » selon son expression.

- Allez viens, on se sauve ! J'en connais une qui bout d'impatience d'embrasser son grand frère.

A la sortie de la gare l'effervescence était réduite avec la tombée du jour. Deux ou trois zonards, des habitués, canette à la main se regroupaient pour la nuit tentant tant bien que mal de tenir la meute de chiens qu'ils trimballaient avec eux